



L'Argus de la presse

L'Argus de la presse

LE MATIN DIMANCHE

Ni impérialisme ni antiaméricanisme

DANIEL DE ROULETUne «Chronique
américaine» dans la foulée
de l'écrivain marathonnier

Elisabeth Gilles

Cette «Chronique américaine» est une excellente lecture pour ceux qui auraient, ces dernières années, senti poindre en eux un antiaméricanisme (primaire, cela va sans dire) et qui en ressentent un léger malaise. Une bonne lecture aussi pour ceux qui persistent à béer d'admiration devant ces Etats-Unis censés savoir ce qui est bon pour le monde. Bref, une bonne lecture pour tous ceux que le rapport aux plus forts interroge. C'est avec légèreté que l'écrivain marathonnier Daniel de Roulet, né à Genève en 1944, parcourt le pays, de New York à Seattle en passant par Indianapolis, l'introuvable Woodstock ou un trou perdu dans l'Indiana. On le suit sans le moindre essoufflement: écrits à chaud en 2003 et

en 2004, et pour certains déjà publiés, les dix-sept courts textes qui constituent cette «Chronique» sont autant d'instantanés. Résultats de situations dont Daniel de Roulet a été le témoin ou le protagoniste, de rencontres nouvelles ou avec des amis de longue date. Parmi eux, le romancier Jerome Charyn, dont le personnage littéraire préféré est Bartleby, issu d'une nouvelle de Melville. «Le monde glisse sur lui et, lorsqu'on lui demande de se décider pour quelque chose, Bartleby répond: je préfère ne pas.»

Identité culturelle

Sans doute Daniel de Roulet préfère-t-il, lui aussi, ne pas choisir entre les Etats-Unis et l'Europe. «La réalité des Etats-Unis me trouble dès que je la retrouve. Puis j'en ai l'ennui dès que je la quitte, écrit-il. Je déteste l'impérialisme des Etats-Unis, mais déteste encore plus l'antiaméricanisme. Je constate que l'Europe n'a pas encore réussi à donner à ceux qui l'habitent une identité culturelle...

Je ne sais pas ce que pourrait être une telle identité, mais j'ai remarqué que les seules fois où je me sens Européen je me trouve justement aux Etats-Unis.»

Rencontres inattendues

On ne croise pas que des écrivains, des éditeurs ou des artistes au fil de ces chroniques. On rencontrera aussi un père de famille mennonite dont le seul désaccord avec sa femme porte sur les bretelles (croisées ou non?), John, un chasseur d'ours, ancien du Vietnam et défenseur des Indiens, une avocate des émigrés d'origine péruvienne, des ouvriers qui lisent le journal du matin au motel avant de partir au boulot, des joggeurs qui évitent les toilettes «non sécurisées», des flics xénophiles et généreux, un milliardaire suisse décidé à implanter une usine dont personne ne veut... Manière de faire connaissance avec une Amérique que Daniel de Roulet n'en finit pas d'explorer. Il était cette semaine encore à Los Angeles «pour voir des amis et as-

sister au spectacle de Michel Vinaver «11 septembre», racontait-il lundi avant de s'envoler. En passant, il en profitera pour faire un saut au laboratoire de Pasadena, le CERN local, où il a été invité. Il y a bien des chances qu'on retrouve ce lieu dans le roman qu'il est en train d'écrire. Les Etats-Unis, encore une fois. «L'homme qui tombe», récemment publié chez Buchet-Chastel, s'y passe aussi. Est-ce une obsession pour ce pays où il se rend trois ou quatre fois par année? «Non, dit-il, mais, quand on commence à se faire des amis, on y retourne. J'ai la chance de pouvoir y aller en toute liberté, et j'y publie. Evidemment mon regard serait différent si j'étais un employé américain qui vient de se faire licencier. Mais la légèreté du ton n'exclut pas une vision politique. La dernière chronique, «Centerville», évoque d'ailleurs l'un de mes ancêtres, le banquier Van Berchem, armateur d'un bateau négrier qui avait quitté Marseille en 1790 pour livrer 485 esclaves noirs en Amérique.»

Daniel de Roulet a un homonyme américain, professeur d'anglais à l'Université de Chicago. «Il m'a écrit en me disant que je ressemblais à son frère, raconte-t-il. C'est une famille d'Alsaciens émigrés au XIXe.» L'histoire ne dit pas si leurs ancêtres sont apparentés. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il arrive à ce coureur patenté, simple marcheur aussi à ses heures, d'éprouver lorsqu'il est aux Etats-Unis «le mal de l'Europe, un manque indéfinissable». On peut faire confiance à cet homme en mouvement pour ne pas rester crocher sur des poncifs: habitué du Marathon de New York, il prépare celui de Poitiers pour la fin de mai.

A lire

«Chronique américaine»,
Daniel de Roulet, Ed. Metropolis

Daniel de Roulet sera au Salon du livre, stand de Metropolis, vendredi 29 avril dès 18 h 30, samedi 30 avril de 14 h à 17 h, dimanche 1er mai de 13 h à 15 h